

Entretien

GIA, radiographie d'une machine à tuer

Auteur d'une première étude sur le Groupe islamique armé à la demande du Centre des hautes études de l'armement, le criminologue Xavier Raufer (1) pense que l'on sous-estime la menace du terrorisme islamiste. Selon lui, il s'agit d'un phénomène durable.

XAVIER RAUFER est chargé de cours à l'Institut de criminologie de Paris, directeur de collection aux Presses universitaires de France et auteur, notamment, d'un « Atlas mondial de l'islam activiste », aux éditions La Table ronde. Il dirige un groupe de recherche au Centre des hautes études de l'armement.

En quoi la mouvance islamiste intéresse-t-elle le criminologue que vous êtes ?

A partir du moment où, au nom d'un fanatisme religieux, on procède à des assassinats, des crimes, des hold-up, cela entre dans mon sujet d'études. Depuis la fin de la guerre froide, il y a eu un certain nombre de modifications dans la marche du monde. Parmi les changements, l'un me semble majeur. Avant 1990-1991, il y avait deux scènes très distinctes. Une scène où évoluaient des délinquants et des criminels dits de droit commun, qui pratiquaient une pure et simple criminalité de profit. Une seconde scène où des individus tuaient, certes, mais toujours pour des motifs idéologiques. Depuis la fin de l'ordre bipolaire du monde, ces deux scènes ont éclaté et n'en forment plus qu'une. Un groupe, naguère purement criminel, comme la Mafia sicilienne, se sert des méthodes du terrorisme politique et pose des bombes. Et en Algérie, une espèce d'hybridation s'est produite entre la scène du fanatisme religieux et celle du gangstérisme.

Votre étude porte sur le GIA. Est-ce une nébuleuse ou une organisation politique ?

C'est à la fois l'une et l'autre. Au sommet du GIA, nous avons affaire à des individus fanatiques, sachant précisément ce qu'ils font et où ils vont. Parmi eux, un chef de guerre : l'émir. Tué, il est remplacé à la minute par un autre. Il est interchangeable. On observe cependant une permanence d'un chef de guerre à l'autre : la même stratégie. La

tactique sur le terrain lui appartient, mais la stratégie n'est pas fixée par lui. Au sommet de la pyramide il n'y a donc pas un homme, mais une assemblée d'individus, le « majlis » appartenant à la mouvance la plus dure des islamistes, extrêmement fanatisés par des prêcheurs du groupe égyptien « Taqfir-oua-El Hidjra ». Ils pensent que la société est complètement corrompue et estiment faire comme le prophète en se retirant dans le désert ou dans des maquis pour recréer les conditions de la pureté. Pour eux, une personne qui envoie ses enfants à l'école communale trahit l'islam. Rien que pour cette raison, elle peut être égorgée. Ce sont, dans le registre de l'islam politisé, l'équivalent des Khmers rouges : la société est mauvaise, il faut l'éradiquer pour recréer une société parfaite, avec les 10 % ou 20 % des survivants.

Ces fanatiques ont-ils un projet politique ?

Non. Ils ne peuvent pas l'avoir. Ils sont dans la phase de destruction. Pour eux, ce serait un péché que de déterminer les formes de la cité future. Dieu seul montrera la voie dans la phase suivante. Pour l'instant, Dieu demande une chose : éliminer les incroyants. Ils tendent le Coran en disant que toutes les réponses s'y trouvent. Ils s'adressent aux malheureux, aux déshérités, leur disent que le monde est mauvais, ce que les pauvres constatent quotidiennement. Le discours est simpliste.

Vous avez décrit le sommet du GIA, comment fonctionne sa base ?

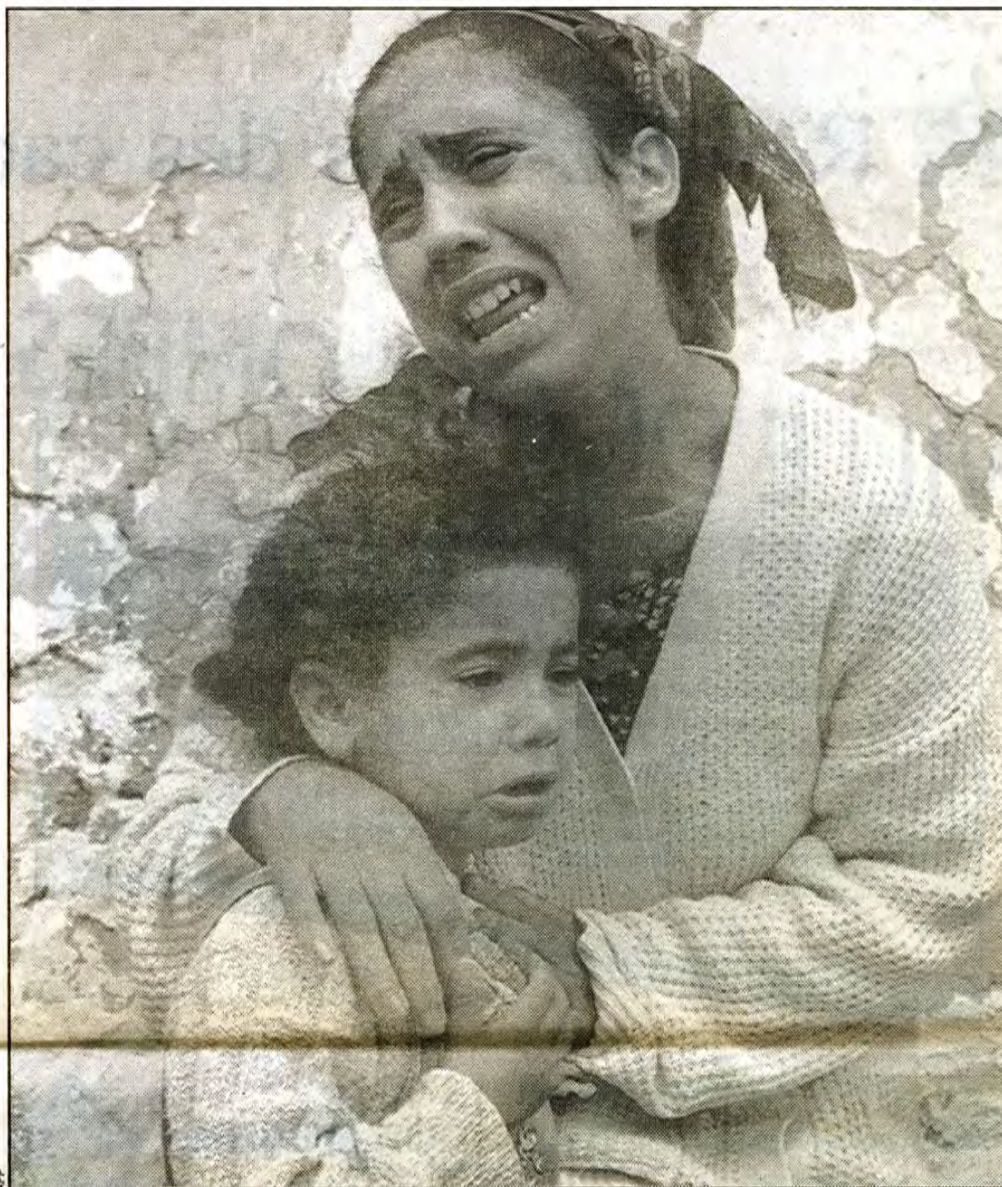
L'émir national communique et transmet ses ordres à des « kataëb », unités armées, constituées, soit en ville, dans les banlieues ou dans les maquis. Ces unités se forment elles-mêmes, micro-sociétés d'une vingtaine d'hommes, réunis autour d'un chef, l'émir de la katiba. Ces unités acceptent le message national du GIA et se rallient à lui. L'islam sunnite radical est au fond une société assez anarchiste. La base décide. Le jour où l'unité trouve que le message du GIA ne correspond plus à la « pureté » islamique, elle peut démissionner et rejoindre une autre mouvance islamiste. Au jour le jour, je ne crois pas que l'émir national, Antar Zouabri, sache exactement quelles unités lui obéissent vraiment. Par contre, il est relié aux principales kataëb par un système radio codé sophistiqué. A ma connaissance, le gouvernement algérien n'a pas encore été en mesure de le décoder. Quand on descend encore d'un cran, à l'intérieur de chaque unité, on

trouve des prêcheurs qui se déplacent en banlieue, en ville, dans les campagnes, où ils s'adressent aux jeunes. Ils ne les choisissent pas au hasard. Ils ciblent prioritairement les délinquants, les voyous, les dealers, etc. Ils leur font peur par un discours religieux effrayant sur le salut de leur âme. Ceux qui sont impressionnés sont reconvertis et entrent dans le djihad (le combat). Les voyous font d'excellents terroristes. Ils connaissent leur quartier, repèrent un flic à 100 mètres et savent se servir d'une arme. En plus, ils font partie d'une bande. Toute la bande ne rejoint pas forcément la katiba, mais reste en contact avec elle. La société algérienne est assez clanique. La vengeance joue un rôle important. Il suffit de créer une première fois l'unité, et le système se reconstitue de lui-même quand les membres du groupe sont tués. La moyenne de vie de ces individus est estimée à six mois.

C'est ce qui explique le recrutement permanent ?

Le chômage, la crise créent une extraordinaire amertume chez les jeunes. Ils ressentent le mépris des élites qui possèdent des villas, des bagnoles. Eux, ils n'ont rien. Et pire même : l'Algérie est une société musulmane, où les garçons vivent séparés des filles. La frustration sexuelle est grande. Des couples ne peuvent se marier parce qu'ils n'ont pas de logement. Dans les unités, des jeunes, et parfois des émirs sont encore vierges à trente ans. Aussi loin que les jeunes regardent, ils n'ont aucune perspective. L'amertume, la frustration, la haine se sont accumulées. Ils ont en eux quelque chose qui

Le peuple algérien vit une situation abominable. Le mouvement islamiste armé sévit dans ce pays depuis 1986. Cela fait onze ans.



Xavier Raufer : « L'idée est de faire peur à la population. »

les brûle. Le côté suffoquant de ne pas avoir d'avenir. Ils sont appuyés contre les murs et ils attendent. Ils ne savent même pas quoi. Les gouvernements successifs se sont mis dans une position d'avoir toute une génération prête à entrer en guerre contre eux. On a remonté un ressort pendant vingt ou trente ans et il a claqué.

Le GIA possède-t-il des armes sophistiquées ?

J'ai vu des cassettes du GIA dans lesquelles celui-ci faisait une démonstration de ses armes lourdes. Mais il ne s'en sert pas quotidiennement. Au mois d'avril 1996, on a appris qu'un hélicoptère dans la région des oasis avait été abattu par un missile sol-air. A ma connaissance, cela ne s'est pas reproduit. C'est une lutte armée qui ne se mène pas avec de la haute technologie. On utilise des fusils de chasse, des couteaux, des explosifs de carrière, des bombes artisanales. Mais cela marche très bien. L'idée est de faire peur à la population.

Pourquoi le GIA s'en prend-il à la population ?

Cela répond à un projet. On choisit un village à 70 km ou 80 km d'Alger. Dans ce village, on cible les miliciens, les groupes de patriotes, les « repentis », les traîtres au GIA et leurs familles. Dans un village de 2.000 habitants, on égorge une trentaine de personnes. Une partie de la population terrorisée s'enfuit vers la grande ville ou carrément vers

l'Algérois. Là, les gens vont s'entasser dans des logements, déjà surpeuplés. Cette population déracinée, déstabilisée, se retrouve encore plus misérable qu'auparavant. Le régime algérien néglige, comme de bien entendu, l'aide sociale et laisse ces malheureux se débrouiller. Dans un deuxième temps, les prêcheurs s'infiltrèrent dans cette population et recrutent de nouveaux desperados. La guerre ne se déroule plus dans les montagnes isolées, où l'armée bombarde au napalm, mais dans la périphérie des villes. Le GIA terrorise la population pour mieux la concentrer là où les unités islamistes peuvent manœuvrer plus à l'aise. La guérilla suburbaine est plus délicate à contrer. Les islamistes se retrouvent dans les cités chaudes, dans les bidonvilles, comme des poissons dans l'eau. Le régime ne peut pas se livrer à une contre-terreur en plein Alger.

Dans votre étude, vous évaluez le nombre de morts à 80.000 depuis janvier 1992...

C'est une estimation globale. Le chiffre exact n'est pas connu. On connaît les attentats commis contre les civils, mais pas ceux perpétrés contre les militaires. Nous avons très peu d'informations sur la guérilla de l'AIS (Armée islamique du salut), un courant islamiste spécialisé dans les crimes contre les militaires et les cadres du régime. Selon des sources de terrain, l'AIS commettrait dix fois plus d'at-

tentats que le GIA. Le régime camoufle la réalité.

Selon vous donc, ces attentats sont sans ambiguïté ?

Je ne nie pas qu'il existe des contre-massacres effectués par les forces du régime. Mais les bombes et les voitures piégées, terriblement meurtrières, sont le fait des islamistes. Il existe, bien sûr, des faux maquis, des infiltrations sous contrôle des services de renseignement ou de la sécurité militaire. Mais il serait faux de dire que tous les mouvements islamistes sont une manipulation du régime. Il est possible qu'au départ, celui-ci ait eu besoin qu'existent quelques groupes durs pour montrer sa légitimité. A supposer que le régime ait voulu cela au départ, la situation lui a maintenant totalement échappé. Cela dit, une mauvaise armée vaut mieux que pas d'armée du tout. Sans elle, les massacres des islamistes seraient cent fois plus nombreux. Je ne mets pas tout le monde dans le même panier. Le peuple algérien vit une situation abominable. Le mouvement islamiste armé sévit dans ce pays depuis 1986. Cela fait onze ans.

Le terrorisme va-t-il durer ?

Parti comme c'est, cela peut difficilement s'arrêter. Jusqu'à présent, à chaque fois que l'on pensait que les choses se calmaient, l'étape suivante était toujours pire.

Propos recueillis par MARIE TREMEL